

60 MERCURE DE FRANCE.

« Prince accompli, dont l'esprit éminent
Egale, au moins, la puissance & la gloire.

Punissez un voleur sous l'habit d'un Iman.

Le téméraire Ali, livrant sa confiance

A moi comme au Dervis, me remit beaucoup d'or;

Je l'ai rendu sans répugnance :

C'est, pour une Coquette, un assez noble effort.

Que de gens de tout rang, dont la délicatesse

Se révoite au soupçon de la moindre foiblesse,

Sans pudeur auroient su recourir les sequins!

D'autres qui se flattant qu'Ali, dans son voyage,

Pourroit terminer ses destins,

Auroient d'avance englouti l'héritage.

Peu de gens pour Ali, touchés d'un pur amour,

Auroient fait, comme moi, des vœux pour son

retour :

L'or d'un homme est l'autel où mainte Belle en-
cense.

J'ose donc implorer, grand Roi, votre assistance

Pour Ali, tendre amant, qui m'attache à son sort,

Contre un brigand qui mérite la mort;

Et j'attends, à vos pieds, une prompte sentence ».

Le récit de Zulfa pénétra le Sultan,

Prince à la fois subtil, juste & galant.

Pour tirer du forfait éclatante vengeance,

Il voulut que d'Alep quittant la résidence,

Par un rapide essor, l'Iman devint Muphti.

Mustapha , d'un tel sort aussi fier qu'étourdi ,
 En raison de fortune augmenta d'impudence :
 Le Turc & ses bijoux , tout fut mis en oubli ;
 La richesse d'un sot en règle l'insolence.

L'indigne Favori tient l'état sous ses loix :
 Séduit par son humeur tyrannique & rapace ,
 Il vend au plus offrant les faveurs , les emplois ,
 Sans présentir la mort qui le menace.
 Un Pirate cruel ainsi , sur son vaisseau ,
 Fend l'Océan , conduit par l'avarice ,
 Sans réfléchir qu'au bord du précipice ,
 Il n'est qu'un frêle bois de lui jusqu'au tombeau.

Les deux Amans , non sans impatience ,
 Quoique nourris aux dépens de l'Etat ,
 Du sage Prince attendoient la sentence.
 Un jour Sélim , chassant à l'entour de Byzance ,
 Voulut que le Muphti par honneur s'y trouvât.

Mustapha , décoré du brillant cimenterre ,
 De la bague & de l'arc , plus fier qu'un Paladin ,
 Sembloit , par ses regards , braver le genre-humain.
 Reprit audacieux , il va rentrer sous terre.
 L'arc , le sabre , au Sultan semblent faits à ravir :
 Il met la bague au doigt ; le Muphti politique ,
 Ne manque pas de tout offrir ,
 Espérant du bon Prince un retour magnifique.

62 MERCURE DE FRANCE.

Sélim feignit d'agréer le présent,
 De s'unir au Muphti d'un lien plus intime.
 Vous, lui dit-il, un jour en plein Divan,
 Dont l'esprit fin, la science sublime,
 Sont l'oracle & l'appui du culte Musulman :
 A quoi condamnez-vous un Dervis hypocrite,
 Qui, volant d'un zini le dépôt précieux,
 De chez soi le chassa comme un monstre odieux ?
 Ah ! répond Mustapha, qu'on l'empale au plus
 vite.

Scélérat, dit Selim, cet arrêt merveilleux,
 De ton propre forfait règle la récompense.
 Gardes, faites subir au Muphti sa sentence ;
 Ali, du châtement viens repaître tes yeux ;
 Reprends le sabre, l'arc & l'anneau radieux.
 Et toi, belle Zulfa, dont l'amitié fidelle
 Est un bien qu'Ali seul peut bien apprécier,
 Prends dix mille sequins, foible prix de ton zèle,
 Sur les biens du Brigand que je fais châtier.

Ta franchise est d'autant plus belle,
 Qu'elle semble étrangère à ton galant métier.
 Moi qui règne en Europe, en Asie, en Afrique,
 D'Alger à Bassora, du Phase au Tanais,
 Que n'ai-je sur les cœurs ton pouvoir despotique ?
 Rois de vingt Nations, je me vois sans amis.

Amans heureux ! que ce trait de justice,
 Vengeant les loix & comblant vos souhaits,
 Puisse, dans tous les rangs extirper l'avarice,

Foneste auteur des plus graves forfaits !
 Mais je crains qu'un tel vœu ne prospère jamais :
 On punit les méchants, sans altérer le vice.

Par M. Flandy.

E P I G R A M M E.

P I E R R E & Guillot couchoient ensemble ;
 Lorsqu'au beau milieu de la nuit,
 Pierre, surpris de mal subit,
 Vous jette les hauts cris ; tout le logis en tremble :
 Sur quoi Guillot ronfleur, en colère se mit :
 « Morqué, je veux dormir : taisez-vous, par Saint
 » Charle. —
 « Vraiment, dormez, dit l'autre, est-ce à vous que
 » je parle ? »

Par M. P.

A Monseigneur le Comte DE SAINT-GERMAIN ; Lieutenant-Général des Armées du Roi, Ministre de la Guerre.

J E supplie très-humblement Votre Grandeur, de pardonner la témérité de mes

vœux, en faveur de ma très-respectueuse reconnoissance, & de l'enthousiasme d'admiration qu'inspirent vos travaux à tous les bons Militaires.

Oserai-je encore, Monseigneur, vous prier de m'accorder la permission de vous faire le récit d'une apparition que m'a procuré le bon génie de la France : il m'a semblé être au premier jour de l'an 1777, & voir, avec l'Aurore, le Grand Maurice descendre

Du séjour immortel qu'habitent les Héros,
Vers les murs que la Seine arrose de ses eaux ;
Il étoit couronné de ces rayons de gloire,
Que, sur son front brillant, attacha la victoire,
Dans les champs de Raucoux, Laufeldt & Fontenoi ;

Il tenoit ce bâton, des léopards l'effroi ;
Ce sceptre des Guerriers, que la fière Bellone
Donne aux Héros François, soutiens de la Couronne.

Il t'appelle, t'embrasse, & te dit : « Saint-Germain,
» Je le gardois pour toi ; qu'il passe dans ta main ;
» Je prédis ta grandeur, quand j'étois sur la terre,
» Et toi seul, de Louis peut guider le tonnerre,
» Aigle dans les conseils, lion dans les combats,
» Sois encore long-temps le père des Soldats ;
» Laisse briller l'effor de ton vaste génie,

» Laisse siffler en paix les serpens de l'envie ;
 » A force de vertus écrase tes jaloux :
 » J'eus les miens , & je ris de leur foible courroux.
 » Va , malgré leurs clameurs , Clio , dans son his-
 » toire ;
 » Placera nos deux noms au Temp'le de Mémoire ».
 A ces mots , le Saxon disparut à mes yeux ;
 Je vis ce demi Dieu se perdre dans les cieux.

*Par M. Courdavault , Capit. d'Inval. à
 la Citad. de Châlons-sur Saône.*

ÉPITAPHE de Mademoiselle Q... T...
 âgée de 19 ans , morte le 30 Octobre
 1776.

C'EST des Nymphes la plus tendre ;
 Elle connut l'amour & ne put s'en défendre.
 Fidelle à son Amant , fidelle à la vertu ,
 A détacher son cœur nul ne devoit prétendre ;
 Combattant pour l'hymen , elle auroit tout vaincu ,
 Préjugés , intérêts ; & la forçant d'attendre
 Des jours moins orageux , la rigueur de son sort ,
 N'auroit fait qu'affermir ce qu'a détruit la mort.



*Explication des Enigmes & Logogryphes
du second vol. de Janvier.*

Le mot de la première Énigme est *Patin* ; celui de la seconde est *Plume* ; celui de la troisième est *Curedent*. Le mot du premier Logogryphe est *Bœuf*, où se trouve œuf ; celui du second est *Sergent*, où l'on trouve Nègre, gêne, sené, Régent, Rene ; celui du troisième est *Bonbon*.

E N I G M E.

Je fus jadis un signe d'esclavage ;
Mais aujourd'hui mon sort est plus brillant :
Du seul beau sexe on m'a fait le partage ,
Et je le fers à titre d'agrément.
Souvent, pour plaire à ma Maîtresse,
J'offre à ses yeux l'objet dont son cœur est jaloux :
Souvent alors, dans un instant d'ivresse,
Sur moi sa bouche imprime un baiser des plus doux ;
Je suis baigné par fois de larmes de tendresse.

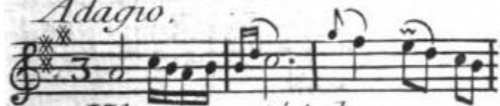
Par M. Huet de Longchamps.

LE BAISER VOLUPTUEUX

Par M.^{le} la Comtesse de Vidampierre.

musique par M. Labbé Cozard.

Adagio.



Volup te ! dou : ce et :



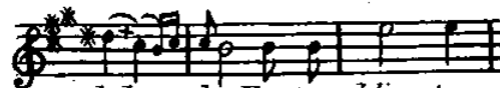
reux ! Toi, que mon cœur que



mon cœur ap - pel - le Viens



sur les Le : vres d'I : sa :



: bel . : : le E : ta - blir ton



Trône en : : chan : : teur :



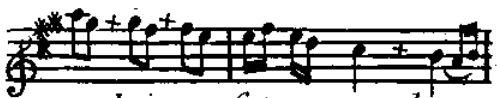
El : le ne se : : ra point



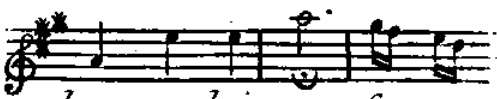
cru : el : : le Un bai : : :



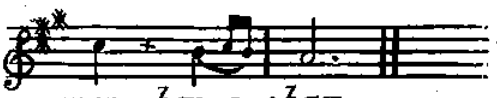
: ser fe : ra mon bon : heur



un bai : ser fe : ra mon bon : :



: heur, un bai : ser fe : ra



mon bon : : heur .

A U T R E.

ON prétend qu'autrefois ma mère
 Etoit une substance, une réalité.
 Je le crois volontiers : mais, dans la vérité,
 Elle n'est plus qu'une chimère,
 Dont on ne comprendroit ni le sens, ni l'emploi,
 Sans mes dix-neuf frères & moi.
 De mon côté, je suis le père
 De quatre enfans ; & chacun d'eux
 En a trois, qu'on ne voit plus grère
 Que chez quelque docte Antiquaire,
 Comme des monumens rares & curieux.
 Ni moi, ni ma triste famille,
 Nous ne hantons pas les palais.
 Par-out où l'or ou l'argent brille,
 Dédaignés, rebutés du dernier des valets,
 On nous renvoie à la guenille.
 Où donc nous trouver enfin ?
 A la campagne, à la guinguette,
 Chez la Marchande d'alumerte,
 Et sur-tout chez les Quinze-Vingts.

Par M. le Ménefrier de Soupire.



A U T R E.

MON caquet & ma vigilance,
 Tous deux en proverbe ont passé.
 Ainsi le mal en moi par le bien se balance ;
 Et l'un par l'autre est compensé.
 Si d'ordinaire on me compare
 Une bavarde qu'on honnit ;
 De quelqu'un, dont l'adresse est rare,
 On dit qu'il m'a trouvée au nid.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

MON chef est tellement rempli
 De l'endroit où l'on me voit naître,
 Que je ne vais jamais sans lui ;
 Et, pour mieux me faire connoître,
 Je veux avancer aujourd'hui
 Que ce séjour soit me ma tête.
 De mon sein naissent deux enfans,
 Dont le premier est une bête
 Que je relègue dans les champs,
 Indigné de lui donner l'être.

Lecteur, fuis les rauques accens,
 Sur des landes laisse le paître,
 Et ne t'occupe, en ces momens,
 Que du second de mes enfans.
 Le revoyant toujours sans peine,
 Carelle-le bien aujourd'hui,
 Et permets qu'en sincère ami,
 Je t'en souhaite une centaine.

Par M. Lavielle, de Dax.

A U T R E.

LECTEUR, tant que le malheureux
 Me conserve dans sa détresse,
 Je lui prodigue ma tendresse,
 Et radoucis son sort affreux ;
 Mais dès l'instant qu'il me rejette,
 Et qu'il ne m'ouvre plus son cœur,
 Me grossissant de trois pieds en hauteur,
 Je l'abandonne à la mort qui le guette.

Par le même.



A U T R E.

JE suis une fièle prison,
Quoique le plus souvent de fer je sois formée;
De dessins & de fleurs j'ai beau paroître ornée,
On dit, avec grande raison,
Que toujours ma demeure est ennuyeuse, horrible;
Pourtant, malgré cette opinion,
L'être que je renferme, à son sort peu sensible,
Souvent chante comme Amphion.

Pour changer mon destin, si tu m'ôtes la tête,
Lecteur, je suis bien différent;
Toujours à me cacher, vieille femme s'entête,
Et ma grandeur fait son tourment.

Veux-tu d'un autre sens pénétrer le mystère?
Je vais encore te l'offrir.
Sous quatre noms divers, j'ai régné sur la terre
Au premier je vais revenir.

Par M. de St. M.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres de Mylord Rivers à Sir Charles Cardignan, entremêlées d'une partie de ses correspondances à Londres, pendant son séjour en France; par Madame Riccoboni; 2 parties in-12. br. 3 liv. A Paris, chez Humblot, Libr. rue Saint Jacques.

Miss Adeline Rutland, âgée d'environ douze ans, fut confiée par le testament de son père, à la protection de Milord Rivers, qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait; elle, la plus attrayante des créatures. Le Lord courut le monde; sa pupille élevée chez une Dame attachée à la Cour, resta toujours à Londres, grandit, se forma, acquit des talens agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les grâces de sa figure &

les charmes de son esprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule, elle fut distinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec justesse ses avantages réels; les dons de la nature, les faveurs de la fortune, se défendre également des pièges de l'amour, & des séduisantes exagérations de la flatterie. La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans, quand le Lord, chargé de sa tutelle, revint à Londres. Il vit souvent sa pupille, prit de l'estime & de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions; un extrême desir de la voir heureuse, beaucoup d'ardeur à l'obliger, & pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur touché des attraits d'un objet moins aimable, vit ceux de sa pupille, les admira, & n'en ressentit point le pouvoir. La jeune Miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées & les agrémens de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusemens, sa vue à tous les plaisirs, ses plus simples égards à l'empressement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence ce tuteur, occupé de
bien

bien des soins, n'avoit pas négligé les intérêts de la pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée ; elle le savoit, se plaísoit à lui devoir de la reconnaissance, à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié, que ce châtiment lui paroissoit flatteur ! Hélas ! son expérience lui prouva trop tôt que la sensibilité est, dans le cœur d'une femme, la source de mille mouvemens pénibles, & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations. Cependant le Lord Rivets, prévenu en faveur d'une jeune personne qui savoit dissimuler ses véritables sentimens, étoit sur le point d'unir son sort au sien. Miss Rutland ignoroit cet événement ; elle l'apprit, le vit certain. Sa surprise, son trouble, ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura, s'affligea, s'étonna de sa douleur, se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur, ne put se répondre, se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentimens. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événement. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de Milord devoit-elle lui inspirer de la tristesse ? D'où vient pleuroit-

D

soient. L'espoir ramenoit au fond de son ame, les premières douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse; elle entrevoyoit le plus grand des biens, tout lui en annonçoit la possession, quand son ami, cet ami si cher, prend tout d'un coup la résolution de se séparer d'elle. Milord Rivers, épris du plus tendre amour pour sa pupille, n'avoit pas su lire les tendres sentimens qu'elle-même nourrissoit pour lui. Il crut donc devoir cacher un penchant qui pouvoit troubler la tranquillité de ses jours; & plus ce penchant prenoit de force, plus il craignoit de s'y livrer. L'équité d'ailleurs l'engageoit à se taire, à respecter les droits de Sir Edmond, qu'il avoit lui-même présenté à sa pupille comme un amant digne d'elle. Dans cette embarrassante position, il pensa que la fuite pouvoit seule l'arracher au danger de succomber. Il quitte donc l'Angleterre, passe la mer, & se rend à Paris. C'est à cette époque que commence sa correspondance avec son ami Charles Cardigan. « Je ne t'ai pas quitté sans regret, » lui écrit-il dans sa première lettre;

» mon attendrissement a dû te le prou-
 » ver. On se trompe fort sur l'objet de
 » mon voyage. Ni le dessein de compa-
 » rer deux nations rivales, ni cette mé-
 » lancolie vague, qui porte une foule
 » de nos compatriotes à passer la mer, ne
 » m'attirent ici. Le besoin d'une distrac-
 » tion nécessaire à mon repos, peut-être
 » à ma raison, la crainte de succomber à
 » la plus vive tentation, de justes égards,
 » un principe gravé dans le fond de mon
 » cœur, m'imposent seuls l'espèce de
 » bannissement où je me condamne. Je
 » viens essayer de perdre à Paris des idées
 » fantastiques, dont je m'occupois trop
 » à Londres. Si l'inconstance naturelle du
 » climat influe sur moi, dissipe une sé-
 » duisante erreur, je reverrai bientôt
 » l'Angleterre & des amis, dont l'éloi-
 » gnement se fait déjà sentir à mon
 » cœur. »

Milord Rivers, en s'éloignant de l'An-
 gletterre, emporta avec lui les regrets,
 la paix, l'espoir, toute la félicité de la
 plus tendre, de la plus aimable des fem-
 mes. Une conduite si étrange la révolta.
 Loin de pleurer, de gémir, elle s'indigna
 contre un sexe ingrat, méprisa des créatur-
 res si peu capables d'attachement, jura de

les haïr toutes. Elle devint une petite furie ; éloigna , maltraita , railla , désespéra tous ses amans. Le protégé de Milord , principal objet de son ressentiment , paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement d'humeur de Miss Rutland ; on lui fit des représentations , rien ne la toucha , rien n'arrêta le cours de son dépit.

Une parente de Miss Rutland, qui n'ignoroit pas le secret de cette jeune personne, & avoit deviné celui de Milord Rivers, s'amuse, dans les lettres qu'elle écrit à cet amant, à le badiner sur sa conduite, sur ses fausses interprétations, sur ses inquiétudes ; & quand elle l'a bien tourmenté, elle lui découvre par un badinage ingénieux qu'elle fait tout, lui dit de venir à Londres, & rend ce timide amant à sa maîtresse.

Le sujet de ce Roman est heureux sans être bien neuf. Une petite Comédie de Fagan nous peint une jeune personne, qui aime également son Tuteur, & se trouve d'autant plus embarrassée pour lui faire connoître son amour, que ce Tuteur écarte tout ce qui pourroit faire croire qu'il interprète en sa faveur les tendres sentimens de son aimable Pupille. Co

Tuteur a quarante-cinq ans , & c'étoit une raison pour qu'il fût modeste. Celui de Miss Rutland n'a pas vingt-sept ans , & sa Pupille dix-sept. Leur inclination réciproque est par conséquent plus dans la nature. Les tracasseries de ces deux Amans , leurs indécisions , leur humeur sont ici peintes avec beaucoup de grace , de légèreté , d'agrément ; mais ce qui n'intéresse pas moins dans cette correspondance de Mylord Rivers à Londres , ce sont différentes réflexions sur la société , les mœurs , les ridicules.

» Lady Mary , écrit Milord Rivers à
 » son ami Charles : Cardigan me de-
 » mande si les Dames de France sont
 » coquettes ? Eh , mais elles ne ressem-
 » blent pas mal à celles de la Grande-
 » Bretagne , avec cette différence pour-
 » tant , que la coquetterie des Françoises
 » est obligeante ; il est doux d'en être
 » l'objet , quand on possède l'art de ne
 » pas en devenir la victime. Loin d'affec-
 » ter , comme nos belles Compatriotes ,
 » un dédain marqué pour celui dont
 » elles reçoivent ou veulent s'attirer
 » l'hommage ; de le maltraiter , de l'hu-
 » milier , de le déconcerter par de pi-

D iv

» quantes railleries ; c'est avec une po-
 » litesse insinuante , les plus flattantes
 » attentions, qu'une Françoisse cherche à
 » fixer près d'elle l'homme qu'elle en-
 » treprend de rendre ridicule ou malheu-
 » reux. On peut, sans danger, se prêter
 » à son badinage , si l'on conserve assez
 » de sang-froid pour se jouer autour du
 » piège & n'y pas tomber. Comment
 » l'esprit ne s'amuseroit-il pas d'un ma-
 » nège dont l'amour-propre n'est jamais
 » blessé ? Lady Mary fera , je crois, de
 » mon sentiment : trompé pour trompé,
 » il est moins fâcheux de l'être par des
 » préférences que par des duretés ».

Lady Mary ne pense cependant point
 ainsi , comme il paroît par le com-
 mencement de cette lettre qu'elle écrit
 à Milord Rivers : « Convenez-en ,
 » votre réponse à ma question vous a
 » paru très-fine , très-spirituelle & très-
 » malicieuse. Moi , je la trouverois fort
 » impertinente , mon cher Cousin , si
 » j'avois la foiblesse de priser assez vo-
 » tre sexe , pour m'occuper du soin de
 » l'attirer , d'en fixer une partie près de
 » moi. Je ne m'offense point de vos ex-
 » pressions , ou si elles me blessent ,
 » c'est uniquement par l'injustice & la

» prévention qui vous les dictent. Com-
 » ment , Milord Revers , un Sage , un
 » Philosophe , est-il assez susceptible
 » d'amour-propre , pour accorder une
 » préférence si décidée à l'espèce de co-
 » quetterie la plus dangereuse & la plus
 » blâmable ? Que reproche-t-il à ses
 » belles Compatriotes , de n'être ni in-
 » sinuantes , ni fausses ? S'armer d'un
 » dédain , ou feint , ou véritable con-
 » tre l'Amant qui prétend nous séduire,
 » est-ce *l'attirer* ? Le mortifier par des
 » railleries , est-ce *l'engager à nous sui-*
 » *vre* ? Humilier l'orgueil , est-ce *atta-*
 » *quer le cœur* ? C'est jouir un peu du-
 » rement , peut-être , du privilège que
 » donnent les grâces , l'esprit & l'enjoue-
 » ment ; c'est , tout au plus , abuser
 » du pouvoir de la beauté , saisir un
 » moyen de s'amuser de l'hommage d'un
 » importun , & badiner d'un sentiment
 » très-propre à causer beaucoup d'en-
 » nuï , quand on l'inspire sans le par-
 » tager. Mais faire naître l'amour par
 » de *flatteuses attentions* , par une dou-
 » ceur *insinuante* , par des *égards* , par
 » des *préférences* , c'est employer à
 » nuire l'apparence de la bonté ; c'est
 » tendre un piège à la candeur ;
 » c'est couvrir de fleurs les bords du

D v